

T 480, 10

Cendrillon

Un homme veuf avec une fille. Une femme des env[irons], veuve, en avait une aussi. Ils se sont mariés. La femme détestait celle de l'homme, appelée la Cendrillon.

Elle gardait les brebis et, le dimanche gardait la maison. Le matin, elle lui disait :

— Voilà ton ouvrage d'aujourd'hui : sept fuseaux de fil et apporter un fagot le soir.

Bonne ouvrière.

Un jour, elle va dans un champ, son fuseau lui tombe des mains. Elle va le ramasser. Il roule et roule encore.

— Marche donc, à la garde de Dieu, où tu iras, je te suivrai.

Il tombe dans un trou, un caveau. Elle descend et y voit des fées. En la voyant, elles lui disent :

— Venez vous chauffer.

— Je n'ai pas le temps, je dois garder mes brebis.

— *Soyez-vous*, ma mie.

— J'ai sept fuseaux, des fagots [à faire].

— Venez, ça se fera .

Une dit :

— Voulez-vous me pouiller, ma mie.

— Je veux bien, ma marraine¹.

Ce n'était que poux, lentes et gales.

— Qu'y trouvez-vous, ma mie ?

— De l'or et de l'argent, ma marraine.

— De l'or et de l'argent vous aurez, ma mie. Que lui souhaiterons-nous ?

L'une :

— Un carrosse à six chevaux renfermé dans une coquille de noix avec deux laquais dedans.

L'autre :

— Deux pantoufles.

L'autre :

— Un habit brillant comme la lune².

L'autre :

— [Un habit] brillant comme les étoiles

L'autre :

— Un peigne qui faisait dorer les cheveux.

L'autre :

— [Un habit] reluisant comme le soleil.

L'autre :

— Un coffre pour tout mettre

Et tout ça lui est donné.

¹ Note de M. en bas de page qui rapporte les dires du père Doux: Dans mon temps, on disait aux vieux :
— Bonjour mon parrain (ou ma marraine).

² Marque + après étoiles= renvoi en bas de page, oubli du conteur ou de M.?

Le soir, elle sort du trou et voit ses moutons rassemblés, le fagot fait et sept fuseaux filés. Elle s'en va.

[2] Tous les jours, elle y allait. La mère cependant gourmandait sa fille :

— Tu n'en ferais pas autant qu'elle ! Va donc en champ à ton tour et nous verrons si tu en feras autant.

Elle y va à contrecœur. Même ouvrage. Son fuseau lui échappe aussi, roule ; elle lui fout un coup de pied.

— Va donc à la garde du diable, où tu iras, je te suivrai bien.

Il tombe dans le trou, elle descend.

— Ma bonne, venez vous asseoir, disent les fées.

— J'ai pas le temps, moutons, fuseaux, fagot.

— Ça se fera, ma mie, chauffez-vous.

Elle s'assoit.

— Voulez-vous me pouiller, ma bonne ?

— Non.

— Que trouvez-vous ?

— *Poux et gale, madame.*

— *Poux et gale, vous aurez.*

Et ça lui est venu.

Le soir, elle remonte, rien de fait. Moutons dispersés, partis. Elle a été gourmandée.

— Qu'as-tu fait ?

— Mon fuseau est tombé dans un trou où il y avait des putains, etc.

Un jour, un dimanche, elles voulaient aller à la messe.

— Cendrillon, tu feras cuire un litre de lentilles.

Elle les lui met dans un demi-boisseau de cendres.

— Que ce soit prêt après la messe !

Elles partent.

Elle se met à *délire* les lentilles. Elle voit venir une de ces fées.

— Que faites-vous, ma bonne ?

— Délire lentilles à cuire pour la mère.

— Habillez-vous et allez à la messe, ça se fera.

Elle s'habille, ouvre son coffre : carrosse, laquais, habit de lune [et] part.

Ce jour-là, un prince était à la messe. Grand émoi quand elle entre. En passant près de sa sœur, elle lui met dix sous dans la main. Le prince étonné.

Elle sort la première, monte en carrosse et part. Le prince sort, elle n'y était plus. Il s'informe ; personne ne la connaît. Il commande à deux de ses hommes de la guetter, de prendre une pantoufle pour le dimanche suivant.

— *Ma vieille Cendrillon, si tu avais vu cette belle demoiselle à la messe. Plus belle que toi. Elle m'a donné dix sous.

Elle était arrivée à la maison avant eux, s'était déshabillée.*³

Ce dimanche, on lui donne encore des lentilles dans un boisseau de cendres. La fée [3] revient.

— Que faites-vous ?

— Ma marraine, bien de l'ouvrage.

³ Le passage entre les astérisques se trouve en bas de la page 2, séparé du reste par un trait.

— Habillez-vous, etc.

Elle s'habille, [se]peigne, [prend] l'habit comme étoiles.

[.....]

Deux hommes du prince pour lui arracher une pantoufle en montant en voiture. Mais ils n'ont pu. Elle part.

— Au lieu de deux, j'en mettrai huit, dimanche prochain.

Même chose à son retour.

Le dimanche d'après, un litre de lentilles dans un boisseau et demi de cendres. Elle s'y met. La fée arrive...

— Habillez-vous, ça se fera.

Elle prend l'habit de soleil.

Le prince... Ses huit hommes lui tirent une de ses pantoufles, mais elle part quand même.

Le prince rapporte la pantoufle à son père qui fait prévenir que toutes les filles se présentent. Que celle [à] qui irait la pantoufle aurait le prince en mariage.

Toutes y sont venues sans succès. Il y en a qui sont pas venues. Ne restait que Cendrillon et sa sœur. Les voisines disaient :

— Menez donc votre fille.

Elle l'a parée et conduite.

— N'avez-vous pas d'autre fille ?

— Une, mais j'ose pas vous la présenter.

— Faites-la venir.

Elle s'en retourne.

— Cendrillon, vas-y à ton tour.

— À quoi bon ?

Enfin elle s'y décide et part. On essaye la pantoufle.

— Voilà celle à qui elle va ! Vous aurez mon fils.

— Mais je dois aller chercher mes habits.

On attelle une voiture et on la mène. Elle tire de son coffre carrosse, etc. et [ils se sont] mariés.

La belle-mère stupéfaite.

Recueilli en 1888 à Pougues-les-Eaux auprès de [Charles Doux, né à Pougues en 1818], [É.C. : Charles Ledoux, fils de Jean Ledoux et de Marguerite Renault, né le 08/11/1818 à Pougues, vigneron, marié le 28/11/1846 à Pougues avec Marie Berthe, âgée de 22 ans (née vers 1824), couturière ; décédé le 29/06/1897 à Pougues. Son fils, Louis et sa belle-fille, Joséphine Piot ont également donné des contes]. Titre original⁴. Arch. Nièvre, Ms 55/1. Cahier Pougues /2, p. 7-9.

Marque de transcription de P. Delarue. Utilisation d'une transcription de G. Delarue.

Publié par P. Delarue, CNM, n° 5, p. 50-58.

Catalogue, II, n° 10, p. 192, fin : T 510 A, n° 5.

⁴ Noté à la plume.

Texte publié par P. Delarue

La Cendrillon

C'était une fois un veuf et une veuve qui étaient voisins, et ils avaient tous les deux une fille ; et un jour, ils se sont mariés. Mais la femme détestait la fille de l'homme qu'on appelait la Cendrillon.

Toute la semaine, la pauvre fille gardait les moutons et, le dimanche, elle restait à la maison travailler tandis que sa mère et sa sœur se mettaient belles et allaient à la messe.

Chaque matin, en l'envoyant aux champs, sa belle-mère lui disait :

— Voilà ton ouvrage de la journée : sept fuseaux à filer et un fagot à fagoter.

Mais la Cendrillon était une bonne ouvrière et, le soir, elle rapportait ses sept fuseaux de fil dans son *devantier* et son fagot sur le dos.

Un jour, comme elle arrivait dans un champ, voilà que son fuseau lui tombe des mains. Elle se baisse pour le ramasser, mais il se met à rouler, et roule, et roule encore.

— Marche donc, à la grâce de Dieu ! dit-elle. Où tu iras, je te suivrai.

Il tombe dans un trou, une sorte de caveau.

Cendrillon y descend et que voit-elle ? Des fées assises autour d'un feu. En apercevant la petite bergère, les fées lui disent :

— Voulez-vous vous chauffer avec nous, m'amie ?

— Je n'ai pas le temps, mesdames, j'ai mes brebis à garder.

— Mais *soyez-vous* (asseyez-vous) donc un instant, m'amie.

— Je ne peux pas ; j'ai aussi mes sept fuseaux à filer, mon fagot à fagoter.

— Venez, ça se fera, m'amie, ça se fera.

Cendrillon s'assied auprès du feu parmi les fées. L'une d'elles lui demande :

— Voulez-vous me pouiller, m'amie, voulez-vous me pouiller ?

— Je veux bien, ma marraine.

Dans ce temps-là, on était plus poli qu'à *c't'heure* ; et les jeunes disaient aux vieux : « Bonjour, mon parrain, bonjour, ma marraine. »

La fée a mis la tête sur les genoux de Cendrillon. Ce n'étaient que poux, lentes et gales.

— Qu'y trouvez-vous, m'amie ?

— Or et argent, ma marraine, or et argent.

— Or et argent vous aurez, m'amie, or et argent vous aurez.

— Que lui souhaiterons-nous ? demande la fée aux autres.

L'une lui souhaite un beau carrosse à six chevaux avec deux laquais, renfermé dans une coquille de noix ; une autre, deux pantoufles en or ; une autre, un habit brillant comme la lune ; une autre, un habit brillant comme les étoiles ; une autre, un habit brillant comme le soleil ; une autre, un peigne qui fasse dorer les cheveux ; une autre, un coffre pour mettre ses affaires, et toutes ces choses lui sont données.

Le soir, elle sort du trou, et elle trouve ses moutons rassemblés, ses sept fuseaux filés, son fagot fagoté.

Et elle rentre à la maison avec son travail fait.

Tous les jours, elle retourne au même champ et passe tout son temps avec ses amies les fées. Et tous les jours son travail est fait.

Sa belle-mère est bien étonnée et elle gourmande sa propre fille.

— Tu n'en ferais pas autant qu'elle.

— J'en ferais bien autant si je voulais, lui répond-elle.

— Eh bien ! va donc en champ à ton tour et nous verrons ce que tu feras.

Sa mère lui donne le même ouvrage, sept fuseaux à filer et un fagot à fagoter tout en gardant ses moutons. La fille part à contrecœur. En arrivant au champ, son fuseau lui échappe et quand elle va pour le ramasser, il se met à rouler, et roule, et roule encore. Elle lui donne un coup de pied.

— Marche donc, à la garde du diable. Où tu iras, je te suivrai bien.

Il tombe dans le trou et la fille y descend.

— Venez donc vous asseoir vers le feu, ma bonne, lui disent les fées.

— Je n'ai pas le temps. J'ai mes moutons à garder, mes sept fuseaux à filer, mon fagot à fagoter.

— Ça se fera, ma bonne, ça se fera. Restez donc vous chauffer.

Elle s'assoit près du feu ; une des fées lui dit :

— Voulez-vous me pouiller, ma bonne ?

Et la fée met la tête sur les genoux de la fille. Ce n'étaient que poux, lentes et gales.

— Qu'y trouvez-vous, ma bonne ?

— Poux, lentes et gales, madame, poux, lentes et gales.

— Poux, lentes et gales vous aurez, ma bonne, poux, lentes et gales vous aurez.

Et ça lui est venu tout de suite Le soir, quand elle remonte, son travail n'est pas fait, ses moutons dispersés sont partis de tous côtés, et elle ne peut les retrouver. Quand elle rentre à la maison, sa mère la gronde.

— Qu'as-tu donc fait pour être sale comme tu es ?

— Mon fuseau est tombé dans un trou où il y avait des *peutes* (vilaines) femmes, et elles m'ont gardée, et elles m'ont empêchée de travailler, et elles m'ont donné de la vermine et de la saleté...

Sa mère a dû la *reconsoler*.

Un dimanche, la mère et la fille veulent aller à la messe. Elles mettent leurs plus belles toilettes et leurs plus beaux bijoux.

— Cendrillon, dit la mère, tu feras la cuisine. Voici un litre de lentilles à cuire. Il faut que ce soit prêt pour la fin de la messe.

Et elle verse les lentilles dans un demi-boisseau de cendres. Les deux femmes partent et Cendrillon se met à *délire* (trier) les lentilles. Mais elle n'avance pas et se désole.

Elle voit venir une de ses amies les fées.

— Que faites-vous donc, m'amie ?

— Ma marraine, je voudrais *délire* des lentilles, mais je peux pas y arriver. Et il faut qu'elles soient cuites pour la fin de la messe.

— Laissez ça m'amie, laissez ça. Habillez-vous et allez à la messe. Ça se fera sans vous, m'amie, ça se fera sans vous.

Cendrillon ouvre son coffre, elle se passe le peigne qui fait dorer les cheveux et elle met son bel habit de lune et ses pantoufles d'or. Puis, elle ouvre sa coquille de noix et il en sort le beau carrosse à six chevaux, avec les deux laquais. Elle embrasse la fée, monte dans le carrosse et part.

Ce jour-là, justement, le prince était à la messe. Quand elle entre dans l'église, tout le monde est en admiration. En passant vers sa sœur, elle lui met une pièce d'argent dans la main. Le prince, émerveillé, ne la quitte pas des yeux.

Elle sort la première, un peu avant la fin, monte en carrosse et part bien vite. Le prince sort derrière elle pour lui parler, mais elle n'était plus là. Il cherche de tous les côtés, s'informe auprès des gens, personne ne la connaissait et ne savait où elle était passée.

Alors, pour le dimanche suivant, il commande à deux de ses hommes de la guetter et de lui arracher une pantoufle s'ils ne peuvent l'arrêter.

Cendrillon était rentrée bien vite à la maison, et elle avait eu le temps de se déshabiller et de se mettre à la cuisine. Les lentilles étaient prêtes.

— Ma vieille Cendrillon, lui dit sa sœur, si tu avais vu la belle demoiselle qu'il y avait à la messe !... Elle m'a donné une pièce d'argent.

Le dimanche suivant, la mère et la fille vont encore à la messe. Elles laissent à Cendrillon un litre de lentilles dans un boisseau de cendres, à trier et à préparer pour la fin de la messe.

Cendrillon commence à les *délire*, mais la fée arrive.

— Que faites-vous donc, m'amie ?

— Oh ! ma marraine, j'ai bien de l'ouvrage.

— Laissez ça, m'amie, laissez ça. Habillez-vous et allez à la messe. Ça se fera sans vous, m'amie, ça se fera sans vous.

Cendrillon ouvre son coffre, dore ses cheveux avec son peigne et elle met son bel habit d'étoiles et ses pantoufles d'or. Puis elle part dans son carrosse.

Le prince l'admire encore pendant toute la messe. Elle sort encore avant la fin de la messe et les deux hommes du prince ne peuvent l'arrêter.

— Dimanche prochain, au lieu de deux, j'en mettrai huit, déclare le prince.

Le dimanche suivant, Cendrillon avait à trier et à cuire pendant la messe un litre de lentilles versées dans un boisseau et demi de cendres.

La fée arrive encore :

— Laissez ça, m'amie, laissez ça. Habillez-vous et allez à la messe. Ça se fera sans vous, m'amie, ça se fera sans vous.

Cette fois, elle va à la messe avec son habit de soleil. Tout le monde l'admire et le prince en est malade. Elle sort encore avant la fin, mais les huit hommes du prince lui arrachent une de ses pantoufles d'or au moment où elle monte dans son carrosse. Elle part quand même pour reprendre sa place au coin du feu.

Le prince rapporte la pantoufle à son père et lui raconte tout, et tout, et lui déclare qu'il aime la jeune fille de la messe et qu'il n'en épousera jamais d'autre. Alors, le roi fait annoncer dans le pays que toutes les filles auront à se présenter pour essayer la pantoufle : celle à qui elle ira aura le prince en mariage. Il en vient de partout, des villes, des villages et des fermes, mais aucune n'a le pied assez fin. Bientôt, il ne reste plus que Cendrillon et sa sœur. Les voisins disent à la mère :

— Menez donc votre fille.

Elle la pare et la mène, mais la pantoufle était toujours trop petite. On lui demande :

— N'avez-vous pas une autre fille ?

— Oh si ! mais elle est si *peute* (laide) et si souillon que je n'ose la présenter !

— Faites-la venir aussi.

Les deux femmes reviennent à la maison.

— Cendrillon, il faut y aller à ton tour, dit la mère.

— À quoi bon ? dit Cendrillon, qui d'abord ne veut pas.

— À quoi bon, en effet ? Mais c'est le roi qui l'ordonne.

Enfin, Cendrillon se décide et part. Elle essaye la pantoufle et son pied s'y loge exactement.

— Voici celle à qui va la pantoufle, dit le roi. Voici celle qui aura mon fils.

— Avant qu'on me conduise au prince, je vais d'abord aller chercher mes habits, dit Cendrillon.

Elle rentre à la maison et se rend à son coffre. Elle se passe le peigne qui fait dorer les cheveux, met son bel habit de soleil et chausse l'autre pantoufle d'or. Puis, elle ouvre sa coquille de noix, et monte ans son beau carrosse à six chevaux avec deux laquais. Sa sœur et sa belle-mère, stupéfaites, la regardent partir. Et elle revient vers le fils du roi.

AM 384

P. Delarue, *CNM*, 5

Quand le prince, ravi, la voit descendre de carrosse, il se précipite au-devant d'elle, la prend par la main et ne veut plus la quitter. Et on les marie tout de suite.

Ms A. Millien. Conté par le père Doux, de Pougues-les-Eaux.